

LA PETITE BIBLIOTHÈQUE
VIVANTE.

S'il est quelque défaut qui, tout en nous ridiculisant, nous entoure d'ennemis irréconciliables, c'est la pédanterie. Rien dans le monde qui soit aussi fatigant, aussi dangereux, que cette manie de citer à tout propos, que cette prétention de tout savoir, que cette habitude choquante de trancher sur tout, et de s'ériger en censeur des nouvelles productions, soit d'art ou de littérature. Si ce défaut déplait dans les hommes, même les plus instruits, il devient insupportable et révoltant dans une femme : il détruit sa modestie, gâte son esprit, altère sa douceur, et la conduit insensiblement à une emphase et à une boursoufflure qui la

rendent le jouet de tous les vrais savans, la fable et le fléau de la société. Mélanie, fille de M. de Saint-Lambert, homme de lettres, connu par plusieurs ouvrages couronnés de quelques succès, était douée de la mémoire la plus étonnante. Il lui suffisait de lire deux ou trois fois un livre pour en citer les passages les plus difficiles, indiquer la page où ils se trouvaient, en désigner les *errata*. Elle n'avait besoin que de parcourir une histoire, un cour d'études, un traité scientifique, pour se les rappeler avec exactitude. Allait-elle au spectacle, elle répétait, en rentrant chez son père, des vers nombreux, des tirades entières. Assistait-elle à une séance académique, elle analysait avec une facilité surprenante tout ce qui avait été lu, dit et discuté. Mélanie, en un mot, quoique fort jeune encore, était une espèce de pe-

tite bibliothèque vivante qu'on trouvait rarement en défaut, et qui longtemps fit les délices de son père. Celui-ci, distrait par caractère, et souvent manquant de mémoire par excès de travail, n'avait pas de plus grand plaisir que de consulter sa fille sur telle ou telle époque historique, sur tel ou tel passage des auteurs anciens ou modernes. Il se livrait à cet usage avec d'autant plus de charmes, que, par ce moyen, il s'imaginait enrichir la mémoire et former le goût de sa fille chérie.

Mélanie, de son côté, s'étudiait à satisfaire les désirs de son père, qu'elle regardait comme le premier de tous ses rivaux dans la carrière des lettres. Elle citait ses ouvrages comme autant de chefs-d'œuvre, soutenait qu'on ne pouvait y remarquer le moindre défaut; et si quelquefois elle se trouvait

au spectacle à côté de certain critique judicieux qui relevait quelques fautes échappées à M. de Saint-Lambert, et que le public avait laissé passer, Mélanie disputait avec chaleur, soutenait que la critique était injuste, et s'oubliait au point de traiter d'ignorant l'homme de goût qui avait acheté à la porte le droit d'émettre son opinion.

Si Mélanie se fut bornée à défendre les productions de M. de Saint-Lambert, qui souvent reconnaissait lui-même la justesse des observations qu'il avait entendu faire sur ses ouvrages, et s'empressait d'en profiter, on n'eût vu dans tout cela que l'élan de l'amour filial, que l'effet de l'aveuglement d'une jeune fille sans expérience, pour un père adoré; mais la jeune savante poussait la présomption jusqu'à vouloir persuader que personne ne faisait rien

de bon ; que tous les succès nouveaux étaient le fruit d'une cabale stipendiée ; qu'ils ne pourraient jamais se soutenir ; qu'enfin il n'y avait que les ouvrages de son père qui pussent honorer le siècle et soutenir la gloire de la scène française.

Ces ridicules jactances , que Mélanie avait grand soin de ne faire jamais en présence de M. de Saint-Lambert , éloignèrent insensiblement de lui jusqu'à ses plus fidèles amis. Vainement son caractère franc et modeste était-il connu : on ne pouvait croire que toutes les observations mordantes que faisait Mélanie sur une pièce nouvelle , fussent l'effet de sa pédanterie et de sa superstition ; chacun croyait qu'elle ne faisait que répéter les jugemens qu'elle avait entendu prononcer à son père , et attribuant à celui-ci les critiques amères dont Mélanie n'était que

trop prodigue , on le traitait d'homme faux et jaloux ; on s'imaginait que sa modestie et sa franchise n'étaient qu'un masque adroit qui couvrait un amour-propre excessif et le désir coupable d'humilier tous ses rivaux.

M. de Saint-Lambert était loin de s'imaginer qu'il perdait chaque jour ce qu'il avait de plus cher , l'estime et l'amitié de ceux qui , comme lui , cultivaient les lettres. Il ne savait à quoi attribuer le refroidissement qu'il remarquait en eux , et crut d'abord en trouver la cause dans plusieurs succès de suite qu'il avait eu le bonheur d'obtenir. Mais bientôt il reconnut qu'un motif secret et plus puissant éloignait de lui tous ceux qui , peu de temps avant , recherchaient ses conseils et son intimité. Jaloux de se concilier ses confrères , dont il croyait toujours mériter

l'estime, il ne put supporter plus longtemps leur indifférence, et s'en plaignit à plusieurs d'entre eux. Les uns persistèrent avec adresse à lui en cacher le véritable motif; les autres, par prudence ou par calcul, feignirent de lui rendre toute leur amitié : un seul eut le courage de lui dire que c'était Mélanie, qu'on regardait comme son écho fidèle, qui lui aliénait chaque jour tous les cœurs, en critiquant avec outrage et déchirant sans ménagement les ouvrages nouveaux qui paraissaient.

Surpris autant qu'affligé d'une pareille découverte, M. de Saint-Lambert redoubla d'attachement et de considération pour l'homme franc et loyal qui lui avait révélé cet important mystère. Il résolut de détruire le penchant funeste de Mélanie, mais avec adresse, et surtout en évitant de lui

faire le moindre reproche. Cet homme de lettres, qui sentait toute la dignité de sa profession, et qui voulait en même temps remplir les devoirs sacrés d'un instituteur et d'un père, n'employait jamais ces maximes scolastiques, ces remontrances austères qui fatiguent l'élève et détruisent sa confiance. Il commença donc par s'imposer l'obligation de ne jamais se séparer de Mélanie lorsqu'elle irait au spectacle ou dans quelque réunion. Là, se tenant toujours auprès d'elle, il était le premier à applaudir tout ce qui était bien, à excuser tout ce qui était mal. En peu de temps il amena sa fille à cette tolérance qui seule développe le génie et perfectionne le talent. Il lui fit sentir que, avant de blâmer un ouvrage, on doit considérer la peine et le travail qu'il a dû coûter à l'auteur; et que souvent la

réflexion loue et finit par admirer ce qu'un jugement précipité avait semblé condamner au premier aspect.

Une aventure, presque inévitable pour tout homme qui se livre à la carrière périlleuse du théâtre, vint ajouter l'exemple au précepte, et donner, pour la première fois, à Mélanie, la preuve convaincante que l'homme le plus expérimenté peut s'égarer dans sa marche, et que personne n'est infailible.

M. de Saint-Lambert était à la veille de faire jouer au Théâtre-Français un ouvrage en cinq actes et en vers, sur lequel il fondait l'espoir d'un grand succès, et l'un de ses plus beaux droits à la célébrité. C'était une comédie de caractère, où il avait réuni tous les efforts de son imagination. Le sujet lui en avait été donné par Mélanie, qui l'avait puisé dans un vieux recueil d'a-

needotes. La pièce avait été reçue par acclamation; les comédiens lui avaient accordé un tour de faveur; les répétitions avaient réuni de nouveau les suffrages; en un mot, tout offrait le présage le plus flatteur. Mélanie voyait déjà son père couronné publiquement et membre de l'Académie; sa joie et sa fierté brillaient dans tous ses mouvemens, dans toutes ses paroles. Enfin ce grand jour arriva: les amis de M. de Saint-Lambert, ou du moins ceux qui se disaient tels, vinrent en foule, dès le matin, réclamer des billets d'auteur, pour soutenir la pièce nouvelle, et la défendre des atteintes de la cabale, toujours apostée par l'envie pour disputer à l'homme, quelque soit son mérite, le fruit de ses travaux et sa plus douce récompense. Mélanie, qui regardait comme certain le triomphe de son père, fit elle-même la distribu-

tion des billets aux différens officieux qui se présentaient ; et, loin de les inviter à défendre l'ouvrage, elle semblait leur dire qu'ils n'auraient que des applaudissemens à mêler à ceux du public. M. de Saint-Lambert, malgré toutes les apparences qui le flattaient, était loin de partager la sécurité de sa fille. Il savait, par expérience, que ce public, sur lequel on compte, est souvent inexorable sur les fautes qui nous échappent ; et que le moindre défaut peut, au théâtre, détruire tout-à-coup les beautés fondamentales de l'ouvrage le plus soigné.

Six heures étant sonnées, Mélanie se rendit avec son père au Théâtre-Français. L'élégance de sa toilette, l'hilarité répandue sur sa jolie figure, sa contenance et sa démarche assurée, tout annonçait qu'elle était sûre d'un succès. Elle eut même l'imprudence de

se mettre sur le devant de la loge qui lui était réservée, et de faire briller aux yeux du parterre toute sa joie et sa sécurité. Enfin la toile se lève. Le premier acte, qui offrait une exposition claire et intéressante, réunit tous les suffrages. Le second acte, quoique moins fort de détails et d'action, se soutint avec le même avantage. M. de Saint-Lambert, qui avait l'habitude de ne jamais se séparer de ses acteurs en pareil cas, se livrait, malgré toute sa modestie, à l'espoir le plus doux. Mélanie, ivre de bonheur, s'avancait le plus possible sur le devant de sa loge, agitait avec grace un bouquet charmant qu'elle tenait à la main. Son habil était entendu de toutes les personnes qui l'environnaient : elle se nommait tout haut la fille de l'auteur, se glorifiait d'avoir fourni le sujet du chef-d'œuvre qu'on représentait, ci-

tait avec adresse plusieurs vers de nos poètes les plus célèbres, et faisait parade d'instruction, d'esprit et de jactance. Le troisième acte commença. C'était le plus grand écueil à franchir : c'est ordinairement le nœud fondamental d'un ouvrage en cinq actes ; celui-ci ne fut pas aussi heureux que l'avaient annoncé les deux premiers. D'abord les applaudissemens cessèrent et firent place au silence le plus imposant, qui bientôt fut suivi de quelques murmures, lesquels furent accompagnés du bruit déchirant des sifflets. Le quatrième acte fut plus orageux encore. Au milieu du cinquième, on fut obligé de baisser la toile, et la pièce tomba dans toutes les règles.

Mélanie croyait rêver. Elle cria d'abord à l'ignorance, à l'injustice, au scandale ; mais, forcée de céder à l'improbation d'un grand nombre de gens

instruits qui l'entouraient, elle se réfugia au fond de sa loge, pâle, silencieuse, effeuillant par distraction le beau bouquet qui semblait se faner dans ses mains. Quand tout le monde fut sorti de la salle, elle rejoignit son père au foyer des acteurs ; et s'élançant dans ses bras, les yeux mouillés de larmes amères, elle s'écria : « Vit-on jamais une pareille cabale ? — J'en ai remarqué une, en effet, assez opiniâtre, répondit M. de Saint-Lambert avec calme et résignation ; c'est celle qui a voulu défendre un mauvais ouvrage contre un public éclairé qui en a fait justice.... » Mélanie, confondue et ne trouvant plus moyen de défendre la pièce, d'après un aveu si formel, se retira avec son père, réfléchissant sur ce cruel événement, et commençant à se convaincre que souvent l'opinion qui nous caresse le plus, est loin de

mériter l'approbation générale. Cependant l'ardeur que Mélanie n'avait cessé de montrer pour l'étude, et ses prétentions à devenir un jour auteur elle-même, ne firent qu'accroître sa manie des citations, et continuèrent de plus en plus à lui attirer le surnom de *la Petite Bibliothèque vivante*.

Un autre événement assez remarquable, et malheureusement très-rare parmi les gens de lettres, vint porter une nouvelle atteinte à la fierté de la jeune demoiselle, et lui prouver que le premier des talens est de savoir s'apprécier soi-même. La mort d'un auteur célèbre rendit vacante une place à l'Académie française; un grand nombre de littérateurs et de savans se mirent sur les rangs pour l'obtenir. Ceux mêmes qui n'étaient connus que par de légers opéras, par quelques bouquets à Chloris, et même par de simples bouts-

rimés, osèrent se mettre sur les rangs. On les voyait parcourir dès le matin toutes les rues de Paris, assiéger la porte de tous les membres de l'Institut de France, se glisser dans les cercles, se faire admettre dans les dîners où ils pourraient les rencontrer. D'autres, aussi présomptueux et moins délicats, intercédèrent auprès des académiciens, par tout ce que l'intrigue peut suggérer; d'autres enfin, se targuant de leur opulence et de leurs titres, s'imaginaient acheter des suffrages à force d'or, ou les commander par autorité. C'était, en un mot, une agitation continuelle dans toute la république des lettres. M. de Saint-Lambert, malgré les droits qu'il pouvait avoir à cet honorable choix, ne voulut faire aucune démarche. Le mauvais sort de son dernier ouvrage était trop récent. Il savait, en homme instruit, que la dernière impression du public

l'empêche souvent d'indemniser l'auteur d'une chute, par l'énumération de ses anciens succès : il crut donc ne devoir point se mettre sur la liste des aspirans.

Mélanie ne cessait de lui faire, à cet égard, les plus vives représentations : « Quoi ! disait-elle, quand on a comme toi des succès nombreux et soutenus, lorsqu'on a brillé dans plus d'un genre, tu pourrais hésiter à réclamer le juste prix de tes travaux ! Si toujours il me fut si doux d'être ta fille, pourquoi me refuserais-tu le bonheur d'en être fière ? » Elle ne manquait pas d'accompagner ces reproches de citations que lui fournissait son heureuse mémoire, et prouvait à son père que de tout temps les hommes les plus célèbres avaient brigué l'honneur d'être membres de l'Académie. Mais ni les reproches touchans, ni les nombreuses citations de *la Petite Bibliothèque vivante*, ne purent déter-

miner M. de Saint-Lambert à faire aucune démarche pour lui. Instruit, peu de temps après, que celui de ses confrères qui lui avait ouvert les yeux sur l'imprudente jactance de sa fille, et qui, comme lui, était honoré de succès nombreux, désirait la place enviée par tant de monde ; sachant en outre que les honoraires de cette place étaient nécessaires à l'existence de ce digne ami, M. de Saint-Lambert mit tout en œuvre, invoqua tous ses partisans, toutes ses protections en faveur de cet homme estimable, et il eut le bonheur de contribuer à sa nomination.

Ce trait généreux concilia tous les cœurs à M. de Saint-Lambert, et le fit citer partout comme le modèle des littérateurs et des amis. Le nouvel académicien lui voua pour la vie l'estime la plus profonde et l'attachement le plus inviolable. Mélanie seule regrettait, mais